EN AOUT

FENAISON

Sous les marteaux, au bord du pré,
La faux sonne comme une armure,
Et puis son tranchant azuré,
Crie et grince dans l'herbe mûre.

Herbe tendre, bien précieux,
Joyau de notre patrimoine,
Pré chevelu de nos aïeux,
Te voilà rasé comme un moine.

Tout le long du ruisseau dormant,
On marche sur l'herbe qui gratte.
Le chat rôdeur va doucement
De peur de se piquer la patte.

La taupe fouille et les grillons
Se réjouissent en famille,
Comme de petits négrillons
Que le grand soleil émoustille.

***

Au bon temps de la fenaison,
Les fraisiers empourprent les berges.
Chacun déserte sa maison,
On n'entre plus dans les auberges.

En nos rêves appesantis,
La lyre ne dit rien qui vaille.
O poètes, changeons d'outils
Et prenons nos chapeaux de paille.

Voici les fourches, les râteaux,
Les paniers, la cruche et les verres.
Pour les prosateurs, des gâteaux,
Et du pain bis pour les trouvères.

Vifs et légers, nous fanerons
Dans le matin les touffes fraîches.
L'après-midi nous tasserons
Les meulons criards d'herbes sèches.

Et, larrons de l'astre vermeil,
Mettant à l'abri nos conquêtes,
Nous enfermerons le soleil
Dans la provende de nos bêtes.

Travailler ainsi n'est qu'un jeu,
N'est-ce pas, cohorte chérie ?
Gens de lettres, sous le ciel bleu,
Fanez, fanez, dans la prairie !

***

Messieurs, rentrons, voilà le soir,
Notre pré s'endort dans la brume.
On dirait un grand encensoir,
Grisons-nous de l'air qu'il parfume.

Voyez : la terre est à genoux,
Car elle prie à sa manière,
Mes bons amis, recueillons-nous
Dans le repos et la prière.

Du dur labeur quotidien
Nous avons fait l'apprentissage.
O poètes, nous pouvons bien
Prendre un peu d'encens au passage.

PAUL HAREL.

LES PHILIPPINES

(Voir gravures)

L'arrivée à Manille est lugubre ; dans ce port jadis si animé, tout bruyant des cris des bateliers, un grand silence s'est fait. A peine quelques navires de commerce ; la rade est remplie de cuirassés américains, sillonnée seulement par les chaloupes à vapeur des grands navires encore menaçants.

Cette première impression s'efface un peu dès qu'on descend à terre.

En effet, le pont d'Espagne, qui réunit le quartier de Binondo à celui de Manila, a gardé son aspect habituel de gaîté. Seule, la présence des volontaires américains, aux larges chapeaux de feutre mou, vêtus de kahi jaune, rappelle que nous arrivons dans un pays troublé.

C'est au faubourg d'Ermita que sont casernées en grande partie les troupes américaines. La situation est loin d'être aussi satisfaisante pour les Américains que ne le disent les télégrammes optimistes.

Après avoir parcouru les quartiers restés intacts, après avoir passé dans la vieille citadelle où se promenaient paisiblement, sous la garde des Américains, quelques prisonniers philippins, je me hâte d'aller voir les faubourgs et villages environnants, qui souffrirent le plus des derniers conflits.

Le faubourg de Tondo n'est plus qu'une ruine. A la place des maisons, il n'y a plus qu'un amas de décombres, et le feu n'a pas laissé pierre sur pierre.

C'est qu'ici la lutte fut terrible et sans merci, et les insurgés ayant, une nuit, forcé les lignes américaines, ne furent repoussés qu'après de longs et meurtriers efforts.

A Paco, le village est lui aussi presque entièrement brûlé, et dans l'église en feu périrent une foule d'indigènes qui croyaient y trouver un asile inviolable.

Pour échapper à toutes ces scènes de désolation, je résolus de faire une promenade à Cavite, où j'aborde après une traversée d'une heure ; c'est maintenant une ville morte, et dans les larges rues désertes, le pas résonne tristement : partout le silence écrasant des lendemains de désastre.

Sur la promenade qui s'étend le long de la mer, nous trouvons la statue de Christophe Colomb, décapitée par les femmes de Cavite.

Au lendemain de la ruine de l'escadre, les malheureuses lapidèrent, on s'en souvient, le monument élevé à la mémoire de celui qui découvrit l'Amérique, Christophe Colomb.

Naïve colère, en vérité, qui s'en prend à la cause si lointaine des malheurs de la Patrie !

Et je rentre à Manille, tout ému de toutes ces tristesses. Hélas ! j'aurai le temps d'y réfléchir tout à loisir, car, dès sept heures du soir, il faut s'enfermer à l'hôtel ; les patrouilles américaines seraient sans pitié pour les imprudents promeneurs qui se risqueraient hors du logis après la tombée de la nuit.

HENRI TUROT.

LÉGENDE

L'ARBRE BÉNIT

Ceci se passe au moyen âge, le jour des Rameaux.

Comme il revenait gaillardement de la messe, avec, au bras, un beau rameau de chêne vert, Jean Bouligna petit pâtre de la Crau, s'en fut immédiatement le planter dans le modeste enclos qui bordait sa cabane.

Les autres se moquèrent de lui ; lui continua d'arroser soigneusement son bout de branche, en priant le bon Dieu de faire pousser à la place un arbre grand, très grand, qui serait tout bénit.

Et le bon Dieu l'écouta si bien, qu'en moins d'un an le petit rejeton sans racine, qui semblait voué à la mort, s'élargissait en un gros tronc bien robuste, avec des feuilles bien vertes.

C'était très bien. Mais Satan—il est partout celui-là—se dit un jour : " Il y a quelque ange là-dessous (comme nous disons : " Quelque diable ".) J'y veux aller voir moi-même. Grêle ni foudre n'y font rien, mais gare à ma bonne hache! "

La veille des Rameaux donc, laissant le sceptre de l'enfer à certain démon de choix, maître Lucifer partit d'un pied allègre, les ailes repliées, la queue en bataille, et sur le dos une hache d'acier. Quelle hache, mon bon, et quel acier : trempé tout exprès dans le feu des damnés.

L'aube pointait à peine, quand, sur la brume bleuâtre qui couvrait les champs clairs de la Crau, se dessina vaguement la silhouette noire du bûcheron infernal.

Arrivé à destination, il empoigne son outil, cambre ses reins, tend le jarret, lève le bras, et hop.....

Un grand cri retentit : Satan agite frénétiquement ses mains crochues, hurle, trépigne, souffle entre ses doigts. Au contact du bois bénit, l'acier de l'enfer était devenu bénit. Or, à peau de diable, objets sacrés ne sont point sympathiques. Et Satan de vouloir fuir ; mais, hélas ! lui aussi avait pris racine. Brusquement, la pluie se mit à tomber, fine, douce, fraîche.

Toi, si jamais tu viens chez moi...

Satan pensa : " Voilà qui va me soulager." Va te promener ; en passant par les feuilles, ce n'était plus de la pluie qui tombait, mais de l'eau bénite. Lucifer rugissait, rongé à vif par la douche brûlante qui ne faisait qu'activer le feu éternel dont il est l'éternel combustible.

Le supplice fut court, la pluie cessa, et gai comme le rire après les larmes, le soleil de la Provence apparut. Satan pensa : " Voilà qui va me sécher."

Ah! Seigneur! les rayons étaient bénits. Satan rugit de plus belle.

Tiens ; mais l'air devient plus vif, le sable se soulève, la température descend. Satan pensa : " Voilà qui va me refraîchir."

Prompt comme la foudre, tranchant comme un glaive, froid comme la glace, fort comme le souffle de Dieu, du côté Nord de l'horizon c'était le mistral que les gens du Nord redoutent, et Satan par-dessus tout, parce que le vent, c'est le soufflet qui ravive la flamme.

Brusquement, l'arbre trembla sur sa base, secoua ses bras feuillus, et, de toutes parts, sur le dos, les mains, les yeux du malheureux Satan, croula, dru comme grêle, une avalanche verte.

Les feuilles tombaient : on aurait dit l'automne.

C'était le comble. Cela lui léchait la chair, au pauvre diable, la déchirant, la mordant, laissant partout des traces sanglantes.

Etait-ce fini, au moins ? Non ; à côté du supplicié se tenait le petit pâtre, accouru vite pour voir ce que la tempête avait fait de l'arbuste.

Satan pensa : " Voilà qui va m'achever." Oh non ! il se mit à genoux, le pauvre enfant,—pas devant le diable, bien sûr,— et pria le bon Dieu de délivrer son prisonnier.

Comme il se relevait, un grand coup de tonnerre éclata. Les feuilles remontèrent soudain sur les branches, et Lucifer s'engloutit en criant : " Toi, si jamais tu viens chez moi !.....

L'histoire ajoute que le petit berger étant mort longtemps après, l'arbre mourut le même jour, si bien que le bois sacré fit le cercueil de celui qui l'avait mis en terre.

Et Satan n'osa jamais l'ouvrir, pour y voler l'âme du pâtre mort : peur de se brûler les doigts, j'imagine.

VULCAIN.